

il y a cent soixante-dix ans, nos officiers prenaient possession, au nom du Roi, de ces magnifiques contrées. Notre imagination revoit nos soldats en habit blanc, montant la garde sur ces remparts, d'où leur vue s'étendait sur le confluent des trois grands lacs et sur un empire immense acquis par eux à la France, tandis que les peuplades indiennes accouraient de partout pour s'incliner sous la protection du grand chef des Visages-Pâles. Grande et glorieuse époque ! et quel est le voyageur qui, loin du sol natal, ne se sent pas profondément remué lorsqu'il retrouve le souvenir poignant des grandeurs passées de la patrie ?

Notre brave bateau, *le Columbus*, finit enfin par atteindre Green-Bay, et labourant la vase qui obstrue l'entrée du Fox-River, nous fait pénétrer dans cette belle rivière, où il nous dépose devant un grand magasin qu'entourent une cinquantaine de maisons. Ce *settlement*, cet établissement n'est plus dans les *Etats Unis* ; il est situé sur le *territoire* du Wisconsin. *Territoire*, c'est-à-dire embryon d'*État*, non encore assez peuplé, assez organisé, pour devenir *État*, et avoir voix délibérative dans l'Union américaine. Sur la rive gauche du Fox-River, le sol n'est même pas *territoire* ; c'est une terre qui n'est à personne, et où s'établit qui veut, et où il veut. Comme tous les points que je viens de parcourir, Green-Bay, la baie verte de nos pères, et elle mérite encore son nom, a été occupée en premier lieu par nous. Après le voyage de découverte du père Marquette, M. de Beauchamptrelle, commandant pour le Roi à Maki-

naw, y envoya en 1684 vingt soldats, deux sergents et quatre musiciens, commandés par le lieutenant du Roussel. Maintenant il y a, comme je l'ai dit, un hôtel et une cinquantaine de maisons habités principalement par des marchands qui trafiquent avec les Peaux-Rouges. Tout le monde parle français et à l'arrivée du bateau, accourt pour avoir des nouvelles du monde civilisé.

Quelques Indiens, immobiles et silencieux, drapés dans leur couverture, regardent avec indifférence cette agitation. Des Squaws, chaussées de mocassins, la pointe de leurs petits pieds tournée en dedans, passent sans lever la tête, leur *papoose* ou bébé à cheval sur leur dos. Les peuplades indiennes, assez nombreuses, qui habitent le pays, sont les Ménoménies, les Winebagos, les Iroquois, ces derniers émigrés du Canada pour fuir la domination anglaise. Je regrette bien de n'avoir pas eu le temps de visiter leurs wigwams ; ils ont été jusqu'au bout, dans nos guerres avec les Anglais, nos plus dévoués alliés. Je causai avec le fils d'un de leurs chefs, qui m'assura avoir encore en sa possession l'épée de Montcalm, qu'il gardait comme une relique. Selon lui, pendant la bataille de Québec, probable-



ment au moment où Montcalm fut blessé à mort, son épée fut accrochée à un arbre et recueillie par un fidèle Iroquois qui l'accompagnait. Elle serait toujours restée depuis dans la tribu.

Après beaucoup de difficultés, nous réussîmes à nous procurer des chevaux de selle, un wagon de fermier pour nos bagages, et nous nous mîmes en route pour le Mississipi. Tout ce trajet fut très intéressant : pas de chemins, à peine une trace à travers les bois coupés de prairies que nous suivons jusqu'au lac et au fort Winebago. Au delà de ce lac, ce ne sera plus que la prairie, la prairie immense, sur laquelle on se dirige comme sur mer, ou guidé par l'instinct merveilleux d'un trappeur. Dans les bois nous rencontrons beaucoup de Peaux-Rouges occupés à la chasse ; le gibier abonde ; gibier d'eau sur les cours d'eau, vols de *prairie-hens*, sorte de grouses, et troupes de daims qui croisent sans cesse notre marche. De loin en loin un *clearing* ou premier essai de défrichement autour du log-cabin d'un *squatter* ou premier occupant. Nous suivons la première ligne de tirailleurs de l'armée de la civilisation qui s'avance toujours, envahissant la contrée sauvage, domaine de l'Indien. Lorsque cette population d'avant-garde que nous rencontrons s'agglomérera sur un point, l'hôtel s'élèvera, et à côté le magasin où un traitant débitera de tout, surtout de l'eau-de-vie, le poison destructeur des races indigènes. Après l'hôtel, viendra la banque, l'église, l'école, et tout ne tardera pas à former un village ou une ville dont les lois de l'Union améri-

caine s'empareront. Quant aux premiers squatters, ils céderont leur log-cabin et leur défrichement à des arrivants de goûts plus sédentaires que les leurs, et ils s'en iront plus loin, avec femmes et enfants, souvent en échangeant des coups de fusils avec les Peaux-Rouges, faire un nouvel établissement là où ils retrouveront cette indépendance absolue, qu'ils prisent au-dessus de tous les biens. Ainsi monte sans relâche la marée civilisatrice qui couvrira bientôt le continent américain.

Mais sur notre parcours nous n'en sommes encore qu'aux squatters, et c'est à eux que, après les journées de marche, nous allons demander une hospitalité toujours cordialement accordée. Une race énergique et originale que ces squatters. Ici c'est un élève de West-Point (l'école polytechnique et militaire des États-Unis), ancien capitaine dans l'armée, qui a épousé une Indienne et a dû apprendre le français pour se faire comprendre d'elle et des Indiens du voisinage qui ne parlent pas d'autre langue ; une famille de jeunes métis, plus rouges que blancs, grouille autour de lui. Là le père, la mère sont blancs avec de superbes enfants que la mère berce, tout en nous faisant un excellent dîner avec un quartier de venaison, que nous avons acheté à un Indien qui venait de tirer la bête. Leur log-cabin, comme tous les autres, du reste, se compose d'une vaste chambre en bas, avec une grande cheminée où brûlent des troncs d'arbres, et un grenier en haut. C'est dans ces greniers que couchent les voyageurs de passage, comme nous :

il n'y fait pas chaud, car cela ferme très médiocrement et il gèle. Le soir, les fils de la maison reviennent du travail, des colosses dont la poignée de main est brisante, des gaillards qui manient aussi bien la carabine que la hache, et la soirée se passe à fumer la pipe en causant tous ensemble autour du feu. « Il y a encore beaucoup d'Indiens, me dit-on, et assez turbulents; dernièrement ils ont tué un blanc; les squatters sont très clairsemés; mais aussi nous n'avons à nous inquiéter de personne ni à nous gêner pour personne. »

A un endroit appelé Fond-du-Lac, l'établissement est un peu moins primitif que nos gîtes précédents. Notre hôte est un médecin d'un esprit cultivé, qui vit là, seul avec sa famille dont deux filles jolies qui nous font une tourte avec des cranberries (*cranberry-pie*), dont mon estomac reconnaissant se souvient encore. Ce brave docteur est armé jusqu'aux dents, car il n'a pas de voisins blancs et, me dit-il, plus de deux cents Indiens vagabondent autour de lui. Il me prête un fusil avec lequel je vais à la chasse et je rencontre, en effet, bon nombre de Peaux-Rouges. Tant qu'ils trouvent du gibier, et ici il abonde, ces gens se montrent en général assez inoffensifs. Ce sont cependant les débris de peuplades guerrières qu'on n'a jamais pu soumettre complètement, et pas loin d'ici se trouve une colline qu'on appelle la *Butte des Morts*, en souvenir d'un combat suivi d'un effroyable massacre, que la garnison française de Makinaw, idée de trois mille Indiens chippewas, eut à soutenir

contre elles. En dépit de ce voisinage, mon hôte a bien choisi le terrain sur lequel il a planté sa tente, car une carte du Wisconsin m'étant tombée sous les yeux bien des années après, j'y vis que Fond-du-Lac était devenue une ville, avec ses chemins de fer.

Après Fond-du-Lac, nous nous sommes trouvés dans les prairies, les prairies immenses à perte de vue, une herbe sèche, jaunie (fin d'octobre), recouvrant une plaine légèrement ondulée, avec par-ci par-là un bouquet de quelques arbres. C'est le *portage*, très peu élevé, qui sépare les eaux du Mississipi des eaux du Saint-Laurent.

Nos chevaux galopent gaiement sur la terre gelée; à un moment donné, nous apercevons



une grosse bête qui s'enfuit devant nous à une espèce d'amble. Nous pressons nos montures à sa poursuite, et arrivons juste pour la voir entrer dans une touffe de broussailles qui n'a pas cinquante pas de large. Un Indien qui nous sert de guide et qui a son fusil, entre dans le taillis, d'où sort un rugissement terrible qui épouvante nos chevaux, suivi de l'apparition de la bête furieuse. C'est un puma ou panthère non mouchetée: elle galope en rond autour du cheval de M. de Montholon, puis elle se sauve dans un bouquet de bois plus vaste où, n'ayant pour arme qu'un fusil à un coup et à petit plomb, nous jugeons prudent de la

laisser. Plus loin nous voyons un grand nuage se former à l'horizon et s'avancer rapidement : c'est la prairie en feu. Nous faisons alors la manœuvre bien connue de mettre le feu nous-mêmes à l'endroit où nous nous trouvons. En moins de cinq minutes notre feu était à un mille sous le vent, s'en allant avec la vitesse d'un cheval au galop, et un bruit semblable à un roulement lointain de mousqueterie. Nous sommes entrés avec nos chevaux dans l'espace incendié par nous, tandis que le grand feu aperçu de loin, ne trouvant plus d'aliments, s'enfuyait à droite et à gauche. J'ai depuis revu ce spectacle la nuit : c'est très beau.

En approchant du Mississipi, nous rentrâmes dans une contrée moins sauvage. Je me rappelle le premier hôtel où l'hôtelier me dit : « Vous arrivez bien, vous allez avoir un repas exceptionnel ; nous avons tué un mouton. » Depuis Green-Bay nous vivions exclusivement de venaison, de prairie-hens, de canards sauvages. Un mouton était une grande rareté. Nous atteignîmes le Mississipi, à Galena, dans l'Illinois, Galena, ainsi nommée à cause de ses mines de plomb. Quand je dis mines, je me sers d'une expression qui était impropre quand je passai par là, la galène ou minerai de plomb étant à la surface du sol. On en voyait partout briller l'éclat métallique, et ce minerai était tellement riche qu'après le plus sommaire des traitements, il rendait 75 p. 100 de plomb. Joignant à cela des frais de transport infimes, puisque le Mississipi, cette artère immense, coulait à deux pas du

gisement, l'exploitation donnait des bénéfices tels qu'on ne prenait pas la peine d'extraire l'argent du plomb. Il résultait seulement de cette richesse minière que tout ce qu'on buvait ou mangeait à Galena était imprégné de plomb, si bien qu'un de mes compagnons eut une syncope à la suite d'un précipité que l'eau de Botot dont il se servait pour sa toilette déposa dans son verre. Il se crut empoisonné.

Le Mississipi atteint, je n'avais pas le temps de le descendre jusqu'à la Nouvelle-Orléans, comme le firent nos explorateurs et nos soldats, lorsque, traversant les premiers ces magnifiques contrées, ils reliaient le Canada français à la Louisiane française. Le voyage que je venais de faire avait duré plus que je ne le supposais, mes devoirs de marin me rappelaient impérieusement à bord de ma frégate ; je ne songai qu'à la rallier le plus rapidement possible. Mais les moyens de communication étaient rares dans l'Ouest, les chemins de fer inconnus, les routes à peine tracées. Force nous fut de descendre le Mississipi jusqu'à sa jonction avec l'Ohio, de remonter par cette rivière à Cincinnati et de gagner de là, en mail-coach, les voies ferrées des vieux États de la côte Atlantique. Ce voyage de retour ne se fit pas sans quelques incidents. Dans la descente du haut Mississipi, notre bateau fit de nombreux échouages. Un d'eux nous retint assez longtemps près du confluent de la rivière des *Moines*, qui coule au milieu d'une ravissante contrée, appelée l'Iowa, contrée non encore annexée à l'Union à cette époque. Le gibier y pullulait. Je me

souviens d'une partie de chasse que je fis avec le mécanicien du bateau, un jeune Kentuckien à taille de colosse. Nous fîmes lever des milliers de poules de prairies et d'autres bêtes sur lesquels nous fîmes un feu d'enfer, mais inoffensif. Pour notre justification, je dois dire que nous tirions, le Kentuckien à balles, avec une immense carabine, si lourde qu'il fallait une demi-minute pour la mettre en joue, et moi avec un fusil à un coup qu'un bar-keeper m'avait prêté avec cet avis : « Le canon est tordu ; pour atteindre un but, il faut viser de trois à quatre mètres à droite. »

Le territoire d'Iowa était encore un pays contesté entre les squatters et les Indiens. Ceux-ci plus nombreux que les blancs, appartenaient à une grande tribu turbulente et guerrière, les Saxes et les Foxes. On était en paix avec eux au moment de mon passage, mais mon bateau reçut une députation de leurs grands chefs, trente ou quarante, qui se rendaient à Washington pour faire entendre leurs griefs au président. Ils arrivèrent à bord en grand costume de guerre, — en *war-paint*, — le visage peint moitié rouge, moitié jaune, la tête arrangée comme un casque de cuirassier avec longue crinière de cheval et de grandes plumes ; le corps nu, mais couvert de colifichets, les jambes dans des culottes de peau, et par-dessus tout, de grandes couvertures. Leurs squaws les accompagnaient ; elles étaient laides ; mais les hommes étaient superbes, avec des physiologies de la plus énergique impassibilité. Ils se con-

duisirent à bord avec la plus grande dignité, et ne semblèrent s'animer qu'au moment où nous passâmes au confluent du Missouri et du Mississipi. Soit que quelque superstition s'attachât pour eux à ce lieu, soit que la grandeur du paysage formé par la jonction des deux grands fleuves en une espèce de lac qu'éclairait un beau soleil couchant leur eût fait impression, ils se réunirent tous à l'arrière du bateau pour faire une espèce d'invocation. C'était un tableau.

Je ne fis que passer à Saint-Louis, déjà grande ville et déjà capitale de l'Ouest. En remontant l'Ohio, *la belle rivière* de nos pères, il nous arriva un accident qui ne se produit plus, aujourd'hui que les rivières ont été nettoyées de leurs obstructions diverses par le gouvernement fédéral et le génie militaire, qui cumulent avec ses fonctions, celle d'ingénieurs des ponts et chaussées, organisation à la fois simple et économique, qu'on pourrait imiter partout. Nous fûmes *snagged*. Voici l'explication du mot et de la chose : par suite d'inondations, d'écroulements de berges, beaucoup de gros arbres avaient de temps immémorial été entraînés par les fleuves américains. Un grand nombre de ces arbres s'étaient ensuite accrochés au fond par leurs racines. Dépouillés de leurs branches, taillés en pointe par le frottement des eaux et inclinés par le courant, ils formaient comme de gigantesques et invisibles chevaux de frise sous-marins, contre lesquels les navires à vapeur, à la remontée, s'empalaient fréquemment et souvent avec destruction du navire et grande perte d'hommes.

Nous heurtâmes un de ces arbres, un peu de côté heureusement, mais il se dressa et nous enleva, avec un bruit épouvantable et un peu de consternation passagère, une roue et un tambour. Le *snagg* n'est qu'une des nombreuses sources d'accidents de la navigation fluviale américaine. Mais on se fait vite à l'insouciance du danger qui caractérise les Américains, et en somme le voyage sur leurs bateaux de rivière est agréable. Les cabines de couchage sont universellement propres et confortables. Sur certains bateaux, il y en a de très élégantes. J'ai même vu des *wedding-cabins*, c'est-à-dire des cabines ornées de glaces en tous sens, et très éclairées, destinées aux couples en voyage de noces, et la vérité m'oblige à dire qu'on n'est pas toujours sévère sur la régularité des couples en lune de miel.

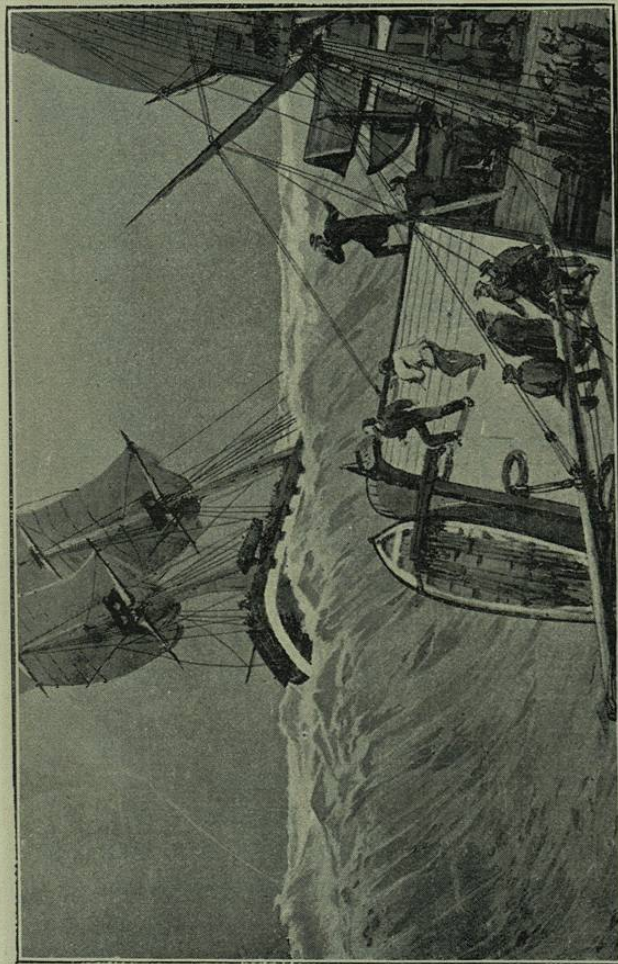
A Cincinnati, la ville des cochons, je prends la diligence; à Pittsburg, le canal, à travers les Alleghany, sur un coche encombré de passagers des deux sexes, voyage très gai où le souvenir des petites Danaïdes, du père Sournois et de ses quarante gendres, débarquant du coche d'Auxerre sur l'air du carillon de Dunkerque : « Tutu... Tutu... mon père! » me poursuit sans relâche. A New-York je retrouve la *Belle-Poule* remise à neuf, grâce aux bons soins de mon second, M. Charner, mais je dois, avant de mettre à la voile, subir un certain nombre de banquets assaisonnés de toasts, et même aller à Boston pour un grand bal à Fanueil-Hall, le vieil Hôtel de Ville, berceau de l'indépendance américaine. Je fis

mon entrée à ce bal précédé et entouré d'une armée de commissaires, portant gravement de gigantesques mirlitons et accompagné d'une assez belle femme, inconnue de tout le monde, qui se fait appeler *Améri-rique Vespuce* et qui se met à jurer en français comme une païenne, parce qu'on lui renverse un verre de limonade sur sa belle robe de velours.

Enfin la *Belle-Poule* lève l'ancre, mais avant d'avoir passé Sandy-Hook, un ouragan de neige se déclare; on n'y voit plus et, en un moment, nous avons un pied de neige sur le pont. Le reste de la traversée de retour est à l'avenant, c'est-à-dire effroyable. Nous y courons un de ces dangers totalement imprévus dont la vie de marin est remplie et qui, lorsqu'on les a traversés, restent un de ses charmes. Faites l'expérience suivante : Mettez deux petits morceaux de papier dans une cuvette pleine d'eau et agitez cette eau; par une attraction que les savants appellent la capillarité, les deux morceaux de papier finiront par se rapprocher et s'unir. C'est cette capillarité qui faillit nous perdre, ma frégate et un autre navire de guerre, le *Cassard*, qui naviguait de conserve. Nous avons reçu un violent coup de vent de sud-est; la mer était énorme. Tout à coup, à la tombée de la nuit par un ciel noir comme de l'encre et une mer livide, le vent cesse subitement. Le *Cassard*, poussé par les derniers souffles de la brise, s'est rapproché très près de nous, attiré par la capillarité, et ce rapprochement ne tarde pas à devenir inquiétant. Comme il n'y a plus un souffle

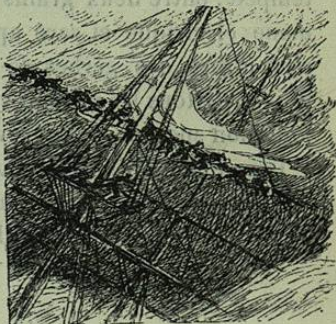
de vent, il est impossible de manœuvrer. Impossible de mettre des embarcations à la mer pour essayer d'éloigner un des navires de l'autre. Bientôt il n'y a plus entre la frégate et sa conserve, que la grosse mer agitée convulsivement, que l'épaisseur d'une lame. Encore un moment et nos deux navires vont se briser l'un contre l'autre, et cela au milieu de l'Océan, la nuit, loin de tout secours. L'instant était solennel ; bien qu'on eut envoyé coucher une bordée de l'équipage, personne n'avait voulu rester en bas. Tous, officiers, matelots se tenaient sur le pont, tous graves. On n'entendait que le bruit des voiles battant violemment contre les mâts, et de ma voix prescrivant à l'autre commandant ce qu'il devait faire au cas où un souffle viendrait d'ici ou de là. La nuit était arrivée et chacun de nous, dans son for intérieur, commençait à désespérer, quand le souffle si désiré se fit sentir et nous nous séparâmes.

Deux heures après nous étions en proie à une nouvelle tempête, venant cette fois du nord-ouest, accompagnée d'une gelée terrible, tempête qui n'eût rien laissé subsister de la *Belle-Poule* et du *Cassard* s'ils eussent été en collision, mais tempête qui me donna l'occasion d'admirer une fois de plus le courage et le dévouement de nos braves matelots. Pour saisir les premiers souffles du vent, il avait fallu déployer toutes nos voiles. La tempête se déclarant, il fallut les serrer de nouveau. Mais ces voiles, que la pluie du vent de sud-est avait trempées, étaient devenues, sous l'action de la gelée de vrais gla-



No 24. — 1. Charner, capitaine de frégate. — 2. Prince de Joinville.
« BELLE-POULE » ET « CASSARD ». — Calme après la tempête.

cons ; elles craquaient comme des vitres, coupaient les mains des hommes, leur arrachaient les ongles. Pour serrer le grand hunier que j'avais gardé le plus longtemps possible et qu'il fallut ramasser au plus fort du coup de vent, un grand hunier très lourd, en toile de chanvre, la tâche fut affreusement dure. Je voyais mes pauvres



hommes, cramponnés depuis une grande demi-heure sur la vergue secoués par de terribles rafales et ils ne pouvaient en venir à bout.

A minuit, à l'heure du changement de quart, craignant que leurs membres engourdis par le froid fussent impuissants même à les tenir ainsi accrochés, je leur envoyai l'ordre de descendre pour être remplacés par des hommes frais. Mais non ! Ils refusèrent et achevèrent lentement, mais sûrement, leur besogne. Seulement, en descendant, ils vinrent sur le gaillard d'arrière, tout sanglants, tout congestionnés et le bonnet à la main me dire : « Commandant, le grand hunier est serré, » avec le regard indéfinissable, mais si émouvant de l'homme qui vient, à travers le danger, de remplir jusqu'au bout son devoir !! Mes braves matelots ! Je les aurais embrassés ! Mais je leur avais préparé, ce qu'ils apprécièrent davan-

tage, un bon vin chaud avec lequel je les envoyai coucher. Quelques jours après, dans une nouvelle tempête, entre deux grains de neige, je vis le phénomène électrique si rare appelé le feu Saint-Elme, c'est-à-dire des gerbes de lueurs électriques à la pointe de tous les mâts et vergues de la frégate, illumination spontanée, imprévue, d'un grand effet.

Puis nous entrâmes à Toulon, où nous saluâmes le pavillon de l'amiral Hugon, commandant l'escadre à laquelle la *Belle-Poule* allait être attachée.